

NASIM MARASHI

*L'automne est
la dernière
saison*

Σ

« La liberté, ce n'est pas seulement un mot » Nasim Marashi, dans un entretien accordé à Marianne Meunier pour *La Croix*

« Le récit des aventures de Leyla, Shabaneh et Rodja gagne en gravité comme en intérêt. Par glissement, il devient même la chronique des désillusions d'une génération. » Marianne Meunier, *La Croix*

« Un appel à agir contre l'oppression et pour la liberté. » Charline Guerton-Delieuvin, *Libération*

« On entre dans le quotidien de ces personnages, dans leurs rêves, leurs désirs, leurs frustrations. Une polyphonie qui dit à elle seule le besoin de pluralisme et de démocratie. » Elisabeth Philippe, *L'Obs*

« Rester en Iran pour travailler est une forme de résistance » Nasim Marashi, dans un entretien avec Laurence Houot pour [Franceinfo](#)

« *L'automne est la dernière saison* nous fait respirer l'air des rues de Téhéran, pollué, contaminé, saturé des rires et des peurs d'une jeunesse avide d'horizon » Salomé Kiner, *Le Temps*

« Avec *L'automne est la dernière saison*, Nasim Marashi livre une fugue sur le même thème, celui du départ et de l'exil, qui hante un trio de jeunes iraniennes peinant à trouver leur place. » Aurore Engelen, *Focus Vif*

« En Iran, écrire un roman est toujours un combat. » Nasim Marashi, dans un entretien avec Marie Richeux pour [Par les temps qui courent](#)

« *L'automne est la dernière saison* est l'agréable sensation de la rentrée littéraire » Clément Benech, *Marianne*

« Un ouvrage délicat à la tonalité douce-amère laissera une trace durable dans l'esprit de ses lecteurs. » Hamdam Mostafavi, *L'Express*

« Un roman plein de dynamisme et d'appétit de vie. À dévorer. » Valérie Rodrigue, *Marie France*

« Premier roman de l'Iranienne Nasim Marashi, *L'automne est la dernière saison* donne voix à trois jeunes amies de Téhéran, qui se battent dans une société encore tiraillée entre tradition et progrès, pour prendre leur destin en main. » Marie Heckenbenner, *Untitled Magazine*

« Dans *L'automne est la dernière saison*, l'autrice Nasim Marashi pose des mots sur les perspectives étouffées, sans jamais renoncer à l'amour. Un roman indéniablement contemporain. » Marien Stisi, *Toute la culture*

« Une histoire de sororité, de rêves envolés et d'espoirs arrachés au quotidien. » Kerenn Elkaïm, *Livres Hebdo*

« Un récit éclairant et d'autant plus subtil si on lit entre ses ligne... » Les libraires ont la parole, *Le Journal du Dimanche*

« Un portrait sensible de l'Iran, saisi de l'intérieur par une autrice trentenaire. » J.T., *L'Alsace*

« Dans le brouhaha des rues agitées de Téhéran, les trois jeunes iraniennes doivent composer avec leur soif d'indépendance et de liberté, les ombres du passé et la réalité de leur monde. » Céline Lacourcelle, *Femme actuelle*

Rencontrer



Nasim Marashi

« La liberté,
ce n'est pas
seulement
un mot »

Écrivaine populaire en Iran, Nasim Marashi réagit au mouvement de contestation qui bouleverse son pays depuis le 16 septembre. La vie sous un hijab, l'écriture sous un régime totalitaire, la possibilité de l'exil... Depuis sa résidence d'écriture en France, la jeune femme se livre avec courage, mais aussi avec la ferme intention de continuer à vivre à Téhéran.

Recueilli par Marianne Meunier
Photo : Florence Brochoire pour La Croix L'Hebdo

POURQUOI ELLE

Nous voulions nous entretenir avec une Iranienne au plus près du mouvement qui défie le régime de Téhéran depuis le 16 septembre. Une femme, car elles sont en première ligne depuis que Mahsa Amini, 22 ans, est morte après son arrestation pour avoir enfreint l'obligation de porter le hijab. Au plus près de l'Iran, non parce que l'exil prive de légitimité, mais parce que nous entendions saisir un peu de l'aspiration à la liberté qui vibre dans les rues de Téhéran, de Chiraz, d'Ispahan... Alors nous avons sollicité Nasim Marashi, 38 ans, écrivaine populaire dans son pays, bientôt publiée en France. Elle se trouvait en Normandie depuis deux semaines, en « résidence d'écriture », quand la révolte a commencé à gronder. Elle doit bientôt rentrer à Téhéran. Compte tenu des obstacles dressés par le régime pour entraver les communications, sa présence en France supprimait un problème pratique. Quant à sa vie quotidienne en Iran, elle devait nous aider à comprendre pourquoi le pays a basculé dans la révolte. Nasim Marashi a très vite dit « oui ». Un assentiment qui nous honore, car elle prend des risques en s'exposant publiquement. Mais elle entend participer ainsi au changement dans son pays, qu'elle ne veut surtout pas quitter et auquel de sa voix douce, de ses mots toujours réfléchis, elle envoie une douloureuse déclaration d'amour.

lors que vous vous trouvez à des milliers de kilomètres de Téhéran, votre pays se soulève. Que ressentez-vous ? Du soulagement d'être en sécurité ? Du regret de ne pas participer ?

Au début, je pensais que je vivrais mieux le fait d'être loin, que cela me procurerait un sentiment de sécurité. Mais, en fait, j'aimerais être au plus près des événements. D'une certaine manière, ils représentent une expérience de liberté. Cela m'émeut tellement. On crie dans la rue... Ça ne se fait jamais en Iran. J'aimerais pouvoir écrire dans une telle atmosphère, vivre cette parenthèse qui nous sort du totalitarisme, mon contexte de travail habituel. C'est très lourd, comme contexte.

Cette parenthèse de liberté, ne la vivez-vous pas ici, en Normandie, dans ce paisible village de bord de mer où vous êtes venue en résidence d'écriture ?

Non. Le mouvement a démarré alors que j'étais ici depuis deux semaines. Jusqu'alors, j'étais exclusivement concentrée sur mon roman. J'avais bien. Mais, depuis l'annonce de la mort de Mahsa Amini, je suis très angoissée. Je ne parviens même pas à dormir. Je suis en Iran de toute mon âme, avec mes parents et mes amis arrêtés. Le régime arrête à tour de bras, toute la société se retrouve en prison : les acteurs, les chanteurs, les gens ordinaires... Bientôt, il n'y aura plus de place !

Comment, depuis la France, communiquez-vous avec vos proches en Iran ?

Le régime filtre l'accès à WhatsApp et à Instagram. Certains Iraniens sont suffisamment à l'aise avec la technologie pour contourner les blocages, d'autres ont des anti-filtres. Mes parents, eux, n'en ont pas, mais ma petite sœur, si. Je ne peux donc leur parler que lorsqu'elle leur rend visite.

Si vous étiez en Iran, iriez-vous manifester ?

(Elle marque un silence.)

Toute la question est là. C'est la première fois que je suis loin d'un mouvement de contestation en Iran. En 2009, je suis descendue dans la rue pour le Green Movement. Mais, aujourd'hui, je ne sais pas si je m'y rendrais... J'ai désormais 38 ans, un petit garçon de 2 ans. Comme je ne suis pas là-bas, je ne peux pas répondre. Il ne serait pas honnête de dire « oui » ou « non ». Reste qu'en 2009 j'ai eu peur. Les forces de sécurité sont lourdement armées, vous pouvez être tué. Sentir la mort, c'est si dur. Mais c'est émouvant aussi. Je ne sais pas trop comment expliquer ce paradoxe. D'un côté, vous éprouvez une peur extrême et, de l'autre, vous avez la certitude de faire votre devoir car vous luttez pour la liberté. Ce n'est pas seulement un mot, la liberté.

« Quand je lis des articles sur la guerre en Ukraine, je suis très angoissée. Je dois prendre des tranquillisants pour m'apaiser. »

Que le décès de Mahsa Amini entraîne de telles manifestations vous a-t-il surpris ?

Oui et non. Au début, avec mon mari, nous n'arrivions pas à y croire. Quand je lui ai dit que la police des mœurs avait tué quelqu'un, il m'a répondu : « C'est impossible ! » Mais, en fait, c'était prévisible. Les forces de sécurité sont de plus en plus sévères depuis l'élection d'Ebrahim Raïssi à la présidence. Cela a nourri une grande colère.

En 2009, aviez-vous l'espoir d'un changement ?

Oui, bien sûr. J'ai manifesté car j'étais convaincue que le gouvernement avait manipulé le résultat des élections et que nous serions entendus. Mais la répression a été féroce. Ma vie a vraiment commencé à ce moment-là. À l'époque, j'étais étudiante en ingénierie mécanique à l'université. En même temps, je travaillais comme jour-

naliste pour un quotidien et un magazine. Mais j'avais prévu de quitter l'Iran, je venais d'être admise à l'université d'Évry (Essonne). J'avais étudié la composition musicale auparavant, et je devais donc poursuivre en France. J'avais même fait mes bagages.

Que s'est-il passé ?

Avec la répression qui a suivi le Green Movement, le journal où je travaillais a été interdit et le magazine a changé de ligne éditoriale.

Il s'est rangé du côté du gouvernement. J'ai donc démissionné. Dans la foulée, mon visa étudiant a été rejeté. Soudain, je n'ai donc plus eu ni travail, ni perspective. Tous mes projets se sont effondrés... Et je n'y étais pour rien ! C'était ça, le plus dur : les événements ont décidé pour moi. J'ai sombré dans une grave dépression, et j'ai alors commencé à écrire. J'imaginai un long reportage sur ma génération et son expérience de la répression. Mais en m'attelant au choix des personnages, je me suis dit qu'un livre serait plus approprié. C'est ainsi que mon premier roman a commencé. Ce n'est pas une autobiographie, mais il y a des éléments personnels sur mes amis et moi.

Votre génération a grandi pendant la guerre Iran-Irak, de 1980 à 1988. Comment cela l'a-t-il façonnée ?

Pour ma part, j'ai vécu la guerre au plus près pendant toute mon enfance, car je suis née et j'ai grandi à la frontière irakienne, à Ahwaz. À chaque alerte à la bombe, il fallait se réfugier dans un abri. Mais comme il n'y en avait pas à la maison, nous courions chez des voisins, au bout de la rue, avec ma mère et d'autres gamins du quartier. Puis nous jouions... Pour nous, il n'y avait rien de plus normal. Nous n'avions rien connu d'autre, nous ne pouvions pas nous rendre compte. Cela a duré huit ans. Huit ans, c'est long. J'entends encore les sirènes... *(Elle en imite le bruit.)* Je me souviens même qu'une fois j'ai vu un camion débordant de cadavres. J'ai encore l'image en tête, une image très précise. *(Elle observe un silence.)* Cette période de ma vie m'influence encore aujourd'hui. Quand je lis des articles sur la guerre en Ukraine, je suis très angoissée. Je dois prendre des tranquillisants pour m'apaiser.

KAVEH KAZEMI/GETTY IMAGES



Green Movement
Vague de contestation déclenchée par la réélection du président Mahmoud Ahmadinejad, en juin 2009. Les manifestations, qui gagnent tout le pays, dénoncent d'abord des fraudes, puis l'autoritarisme du régime. Une mobilisation durement réprimée considérée, à l'époque, comme la plus importante depuis 1979.



Une autre singularité de votre génération, c'est que les femmes ont toujours été contraintes de porter le hijab. Que représente-t-il pour vous ? Un symbole d'oppression, une identité religieuse, une habitude ?

Jusqu'à maintenant, j'étais agacée quand des journalistes me posaient la question. Je voulais parler de ma personnalité artistique, pas du hijab, ni de la condition des femmes au Moyen-Orient. Je me sentais libre à l'intérieur, d'autant qu'en Iran les femmes peuvent travailler dans presque tous les domaines. Mais quand les manifestations ont commencé, j'y ai de nouveau réfléchi. Je me suis demandé pourquoi je ne voulais pas parler de cette oppression. Car oui, c'est une réelle oppression. Depuis, tout hijab est pour moi un poignard planté dans le cœur.

Comment décririez-vous cette oppression ?

Être contrainte de porter le hijab, c'est être contrainte d'accepter que tout un chacun puisse commenter votre apparence. Un homme que vous croisez dans la rue peut vous demander de réajuster votre foulard, et vous, au lieu de vous défendre, vous n'avez d'autre choix que de vous exécuter... En fait, vous donnez malgré vous le droit aux autres de contrôler votre corps. Je crois que ça ne pourra pas durer après les manifestations. Je ne me fais pas d'illusion, la répression sera très sévère. Mais je ne suis pas sûre que le régime puisse encore imposer le hijab. Enfin, j'ai peut-être besoin de voir les choses comme ça, car c'est une obligation qui a ruiné ma vie et mon corps.

Dans quelle mesure a-t-elle ruiné votre vie ?

À cause du hijab, je ne suis jamais en paix avec moi-même. C'est la sixième fois que je séjourne en France et, pourtant, je ne suis toujours pas à

l'aise avec mes cheveux. J'ai peur, je me demande toujours s'ils sont bien mis. En France ! Hier, j'étais assise ici. À un moment, j'ai regardé par la fenêtre et vu des femmes passer dans la rue. Bien sûr, elles avaient la tête découverte. Je me suis dit : « *Mais la police va les arrêter !* » Mon esprit a été conditionné comme ça depuis l'enfance. Il me faudrait beaucoup de temps pour évoluer.

En Europe, des femmes décident d'elles-mêmes, sans y être obligées, de porter le voile. Le comprenez-vous ?

Oui. Je pense que chacun est libre de porter ce qu'il veut. C'est une décision qui n'appartient qu'à soi-même, pas à la société. En ce sens, le hijab peut être un signe de liberté.

Avez-vous déjà été confrontée à la police des mœurs ?

Oui, bien sûr ! Une fois, j'ai reçu un SMS avec cette injonction : « *Citoyenne, vous ne portiez pas votre hijab dans la voiture, vous devez signer un engagement à ce que ce soit la dernière fois.* » J'avais été repérée par une des caméras qui surveillent la circulation.

Cet engagement, vous l'avez signé finalement ?

Non, je ne me suis pas déplacée car nous avons vendu la voiture en question ! (*Elle rit.*)

Malgré la répression, les Iraniens ne cessent de manifester depuis le 16 septembre. Parmi eux, les femmes sont en première ligne. À quoi tient leur persévérance ?

À la colère. En raison de la corruption, de la pression sur les artistes, elle ne cesse d'enfler depuis des années. La vie quotidienne d'une femme à Téhéran



se résume à une accumulation de contraintes : être privée de médicaments à cause des sanctions internationales, se rendre au commissariat pour signer tel ou tel formulaire sans être écoutée, porter un foulard par 40 degrés... Imaginez que, dès l'âge de 7 ans, les filles doivent revêtir un uniforme et n'ont le choix qu'entre trois couleurs : marron, bleu foncé ou gris. Au bout d'un moment, quelque chose gronde en vous. Vous en venez à détester vos vêtements et votre corps. Il y a aussi la police des mœurs, qui vous dit de faire attention à vos cheveux et, pour une mèche, peut vous arrêter et vous tuer ! Mahsa Amini (lire « Pourquoi elle », p. 12), ce pourrait être moi. Ce pourrait être n'importe laquelle d'entre nous.

Des mouvements de contestation ont déjà défié le régime iranien : en 2009, 2017, 2019... Quelle est la singularité de celui-ci ?

Il y a une grande différence : c'est un mouvement féministe. On peut le qualifier ainsi parce que les femmes l'ont initié et qu'elles sont au cœur du mot d'ordre des manifestations, « *femme, vie, liberté* ». Une autre particularité, c'est que des hommes sont aussi dans la rue. Ils savent bien que les droits humains sont conditionnés à ceux des femmes. Car c'est bien pour les droits humains, et pas seulement contre l'obligation de porter le hijab, que les Iraniens manifestent. Ils veulent la révolution, c'est-à-dire un change-

« C'est pour les droits humains, et pas seulement contre l'obligation de porter le hijab, que les Iraniens manifestent. »

ment de régime. Mais, hélas, c'est si difficile à envisager... Et puis je pense que les manifestants d'aujourd'hui sont plus courageux que nous, en 2009. La police est plus violente, cela se voit sur les vidéos.

Avant la Révolution, la condition des femmes en Iran a connu des avancées notables (éducation, droits politiques, familiaux...). Ce passé inspire-t-il les manifestantes d'aujourd'hui ?

C'est vrai que, longtemps, les femmes iraniennes ont vécu librement. Ma mère m'a toujours raconté que, dans sa jeunesse, elle portait des robes, des habits « à la mode » (*Elle le dit en français.*) et dansait dans la rue. Elle avait la réputation de très bien danser. C'était une jeune fille très joyeuse, qui avait eu beaucoup de petits copains...

Avez-vous rêvé, enfant, devant des photos de cette époque ?

Malheureusement, non, car elles se trouvaient dans la maison de ma mère, à Khorramshahr, sa ville natale. Autrefois, c'était une très jolie ville, à la frontière irakienne, mais elle a été complètement détruite pendant la guerre. Ma mère a dû s'enfuir dans la précipitation et n'a rien pu emporter avec elle, pas même une photo de ces jours heureux... Depuis

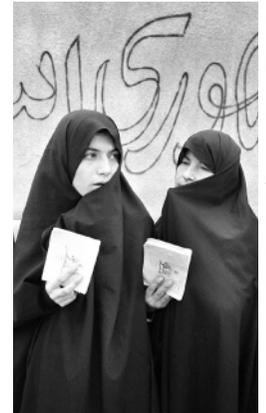
cette époque, elle a développé une grave maladie mentale. Elle est devenue quelqu'un d'autre, une personne profondément déprimée, toujours en pleurs. C'est avec cette mère que j'ai grandi. C'est terrible comme la politique peut bouleverser une existence...

Vos parents ont-ils soutenu la Révolution ?

Oui, comme presque tout le monde à l'époque ! Ils ont donc voté « oui » au référendum sur la création de la République islamique. C'est le cas de l'immense majorité des Iraniens. Dans ma famille, seule une tante a voté « non ». Aujourd'hui, elle se plaît à le rappeler avec une certaine fierté. (*Elle sourit.*) En fait, mes parents ne croyaient pas au régime de l'ayatollah, mais au changement. Pour eux, la Révolution a été confisquée.

À quel moment ont-ils été déçus ?

Très vite. Cela a commencé par le port du hijab, imposé quelques mois après la Révolution. Je



FRANCOIS LOCHON/GAMMA-RAPHO VIA GETTY IMAGES

Référendum sur la création de la République islamique

Moins de deux mois après avoir pris le pouvoir, les 30 et 31 mars 1979, l'ayatollah Khomeiny demande aux Iraniens de se prononcer par les urnes sur l'institution d'une République islamique, qui l'emporte avec 98,2 % des voix.

revois encore ma mère, qui avait peur de porter des foulards colorés. Et mon père, avec mes oncles... Après une cérémonie, un mariage par exemple, ils glissaient leur cravate (*considérée comme un symbole occidental, NDLR*) dans la poche... Quelques années plus tard, le régime a commencé à tuer des prisonniers et à organiser des pendaisons. (*Elle porte une main autour de son cou.*) Dans ce contexte, certains ont été déçus. D'autres continuaient cependant à y croire et y croient encore.

Vous avez « dévoré » les livres, enfant. Comment, sous la République islamique, vous les procuriez-vous ?

Dans la bibliothèque de mon père. Il s'en était constitué une avant la Révolution. Elle était bien remplie, pleine de livres sur la lutte contre le régime du chah, mais aussi de classiques, Dostoïevski, Stendhal, Dumas... On peut les acheter librement en Iran. Quant à certains livres interdits, il est possible de les trouver sur Internet.

À quels livres interdits pensez-vous ?

Je pense à ceux de Sadegh Hedayat. Mais, en général, le ministère n'interdit pas des auteurs étrangers. Il interdit des ouvrages. Tous doivent passer par l'administration une fois traduits.

Sont-ils vraiment lus, au ministère ?

Oui, il y a beaucoup de gens payés pour ça !

Dans ce contexte, la littérature peut-elle représenter un espace de liberté pour l'écrivaine que vous êtes ?

Je dirais que c'est un espace de création, mais pas de liberté. En temps normal, être écrivain, c'est se concentrer sur la langue, se demander si le mot est juste, s'il n'y a pas plus approprié... Mais en Iran, vous devez penser aux lignes rouges. Vous vous censurez. Cela vous détourne du véritable propos de la littérature.

Quelles sont les lignes rouges ?

Elles ne sont pas stables, elles évoluent... Le ministère de la culture islamique et de l'orientation islamique... (*Elle s'interrompt et rit.*) C'est un autre nom pour dire « *ministère de la censure* » ! Bref, le ministère peut vous demander de changer un passage, ou de le supprimer, ou carrément décider d'interdire votre livre. Cela a été le cas pour mon troisième roman. Il a été interdit totalement.

Savez-vous pourquoi ?

Le ministère ne se justifie pas ! Mais, par des relations, j'ai appris qu'on aurait reproché à mon livre de porter un « *regard noir* » sur les choses. Et pour cela, un terme a même été inventé. On peut tout interdire avec.

Votre roman était-il vraiment sombre ?

Oui, mais la situation l'est !

Avez-vous toutefois respecté les tabous concernant le régime ?

Oui. Car si je les enfreignais, je ne pourrais rien publier en Iran. Mais, tout en me censurant, je louvoie entre les lignes rouges. Il existe, entre les écrivains et les lecteurs iraniens, une sorte de contrat tacite. Quand vous écrivez « *boisson* », ils savent qu'il faut comprendre « *alcool* ». Quand vous écrivez « *relation* », ils savent qu'il faut comprendre « *relation sexuelle* ».

Quelles conséquences le contexte totalitaire a-t-il sur votre façon d'être écrivaine ?

Je suis en permanence dans l'urgence d'écrire. Je me dis toujours que le livre sur lequel je travaille est peut-être le dernier qui puisse être publié. Comme les règles ne sont pas stables et que, parfois, quand ils pensent que vous représentez un danger, c'est vous, et non vos écrits, qui êtes scruté, tout peut arriver. L'acte d'écrire, en Iran, dépasse le travail littéraire. C'est un combat.

Si vous quittiez l'Iran, vous ne seriez pas confrontée à ces contraintes. Pourquoi restez-vous ?

Je tiens à être publiée à Téhéran car le persan est ma langue et que l'Iran est mon pays, mon passé... Et la société est en train de changer et j'entends participer à ce changement. Mais l'émigration reste la grande question de ma vie. Il m'arrive de me décider à partir. Pourtant, à chaque fois, je me dis que je suis une écrivaine iranienne, que j'ai des liens étroits avec la culture, l'histoire, la société de mon pays et que si je les coupe, je ne sais pas ce qu'il va advenir de ma carrière. Et puis, je pense à mon fils et aux autres enfants d'Iran. Il y a déjà tant de docteurs, d'écrivains, de réalisateurs à l'étranger... Que leur restera-t-il si nous émignons tous ?

« Je me dis toujours que le livre sur lequel je travaille est peut-être le dernier. Écrire, en Iran, c'est un combat. »



Sadegh Hedayat (1903-1951)

Dans un Iran marqué par une tradition littéraire essentiellement poétique, Sadegh Hedayat est l'un des premiers écrivains de langue persane à s'essayer à la forme romanesque. Considéré comme l'une des plus grandes plumes de son pays, il est notamment l'auteur de La Chouette aveugle, qui fut salué par les surréalistes. Il se suicide à Paris en avril 1951, dans la misère et la solitude.

Nasim Marashi EN APARTÉ



SES DATES

1984 Naissance à Téhéran.

2007 Premiers pas de journaliste.

2009 Prend part au mouvement de protestation contre la réélection du président conservateur Mahmoud Ahmadinejad.

2014-2015 Rempporte deux prix pour ses nouvelles.

2015 Publication de son premier roman, *L'Automne est la dernière saison*. Vendu à 130 000 exemplaires en Iran, il sera publié en France en janvier prochain aux éditions Zulma.

2022 En résidence d'écriture à Veules-les-Roses (Seine-Maritime), organisée par son éditeur français.

UN LIEU

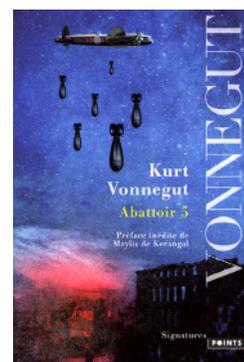
DAROTAL'E

« Mon endroit préféré, c'est Darotal'e, un village imaginaire que j'ai créé pour mon deuxième roman. Les hommes y sont interdits, y vivent des femmes qui ont perdu des proches pendant la guerre. Là, elles prennent soin de tout ce qui a souffert des combats : un buffle blessé, des palmiers brûlés... Et, bien sûr, la terre. »

UN ROMAN

ABATTOIR 5 OU LA CROISADE DES ENFANTS

« Ce roman de l'écrivain américain Kurt Vonnegut traite du bombardement de Dresde avec un regard très singulier, pas totalement noir. Son approche peut même, parfois, être drôle. J'aime son regard. »
Points Signature, 240 p., 8,40 €



UNE CHANSON

« BARAYE », DE SHERVIN HAJIPUR

« “Baraye” signifie “pour” en persan. C'est un titre composé par un très jeune chanteur, Shervin Hajipur, spécialement pour les manifestations. Il l'a publié sur sa page Instagram et, en deux jours, le clip a été vu 40 millions de fois. Il a été arrêté très rapidement (et relâché depuis, le 4 octobre, NDLR). »



KHALED DESOUKI/APF

Famille du média : PQN
 (Quotidiens nationaux)
 Périodicité : Quotidienne
 Audience : 554000
 Sujet du média :
 Actualités-Infos Générales



Edition : 09 mars 2023 P.22
 Journalistes : Marianne Meunier
 Nombre de mots : 436

Nasim Marashi relate les existences malmenées de trois amies en Iran. Une chronique du désenchantement tout autant qu'une critique implicite du régime.

Dans la capitale iranienne, le 3 mars. Arne Immanuel Bänisch/DPA/picture-alliance



Dire la désillusion à Téhéran

L'automne est la dernière saison
 de Nasim Marashi
 Traduit du persan (Iran)
 par Christophe Balay
Zulma, 272 p., 22 €

Pour bien lire le roman de Nasim Marashi, il faut se rappeler qu'à Téhéran, le ministère de la culture et de l'orientation islamique veille au contenu des livres. Inenvisageable, bien sûr, d'y critiquer le régime. Sexe et alcool n'y ont pas davantage droit de cité. Évoquer une manifestation peut également compromettre une publication.

Ces interdits imposent l'euphémisme, le double langage ou le non-dit à ceux qui, comme Nasim Marashi, persistent à refuser l'exil. « Je tiens à être publiée à Téhéran car le persan est ma langue et que l'Iran est mon pays, mon passé... », expliquait-elle à *La Croix L'Hebdo* en octobre 2022, ajoutant : « Il y a déjà tant de docteurs, d'écrivains, de réalisateurs

à l'étranger... Que (leur) restera-t-il si nous émignons tous ? »

Cette grille de lecture connue, le récit des aventures, ou plutôt des déboires, de Leyla, Shabaneh et Rodja gagne en gravité comme en intérêt. Par glissement, il devient même la chronique des désillusions d'une génération. Résumons. Voilà trois trentenaires

Le récit des aventures de Leyla, Shabaneh et Rodja gagne en gravité comme en intérêt.

unies depuis leurs études à l'université qui, à l'avant de leur voiture dans un Téhéran souvent embouteillé, chez l'une d'elles ou autour d'un café, échangent au jour le jour sur leurs existences malmenées.

La première tente d'oublier le départ en exil de son bien-

aimé en travaillant dans un journal, qui deviendra interdit de publication. Ingénieure, la deuxième cherche à échapper aux avances d'un collègue tout en veillant sur Mahan, son petit frère, atteint de « déficience mentale » depuis un bombardement. La troisième, ingénieure elle aussi, attend avec fébrilité une réponse de l'ambassade de France à sa demande de visa...

Mais leurs efforts se heurtent à des forces contraires que, censure oblige, Nasim Marashi ne désigne jamais. L'obsession de l'exil et le désenchantement des trois amies participent pourtant d'une critique implicite d'un régime qui, à force de terreur et d'interdits, répand la déprime et broie les énergies. À la manière d'un double fond, un désespoir tenace, un impossible bonheur se découvrent sous les phrases parfois anodines de Nasim Marashi. « Je détestais cette vie. Même se réjouir était compliqué », se dit ainsi Rodja en elle-même. En écho à toute une génération.

Marianne Meunier





LIVRES/ POCHE

Un visa dans le viseur Un trio de jeunes Iraniennes par Nasim Marashi

Par **CHARLINE GUERTON-DELIEUVIN**

«**Q**ui a bien pu nous fourrer dans le crâne de "devenir quelqu'un"? Où est-ce qu'on a bien pu pêcher cette idée? La plupart des gens dans le monde vivent comme des plantes. Ils se réveillent le matin, mangent, s'agitent un peu, dorment et c'est tout.» Mais pas Leyla, Shabaneh et Rodja. Depuis leur rencontre sur les bancs de l'université de Téhéran, elles se serrent les coudes pour affronter «ces situations désespérantes» qui se succèdent. Shabaneh doit faire semblant d'être heureuse aux bras d'Arsalan, parfois violent. Misagh, le mari de Leyla, part au Canada, la plongeant alors dans la dépression. Rodja quant à elle veut partir en France, à Toulouse plus précisément, poursuivre ses études en génie mécanique. Alors, elle regroupe des documents dans une pochette rouge, attend des heures sur les marches de l'ambassade et rêve en silence à ce visa. «Je devais émigrer pour ajouter le doctorat à mon tableau. C'était comme un jeu. Chaque niveau franchi en ouvrant un autre. Mes rêves ressemblent à des mirages. Aussitôt comblés, je désire autre chose. Il fallait que je quitte l'Iran. Je n'en démordais pas.»

Cette rage quand vous êtes dos au mur, les trois protagonistes la connaissent bien. Nasim Marashi aussi. A deux pas de la frontière irakienne, pendant la guerre de 1980-1988, cette romancière, scénariste et journaliste iranienne a grandi entourée des œuvres de Dostoïevski, Stendhal, Dumas et de Sadegh Hedayat. De ses lectures, elle tient cette plume à la fois acerbe, grinçante et douce. De ce parcours de vie, elle tire en 2015 ce premier roman qui a été réimprimé cinquante fois en Iran et a remporté le prix Jalal Al Ahmad. Ce livre a beau ne pas être estampillé d'un bandeau «autobiographie», elle glisse ici et là des éléments relatifs à sa vie et à celle

de ses amies. Et cela tombe sous le sens quand on connaît son idée première: écrire un long reportage sur sa génération et son expérience de la répression. «On n'est plus du même monde que nos mères mais on n'est pas encore de celui de nos filles. Notre cœur penche vers le passé et notre esprit vers le futur...» Et l'exil apparaît comme une solution pour échapper à sa condition. Rodja l'a bien compris, elle qui écoutait enfant son père lui souffler à l'oreille des chants révolutionnaires, il faut partir pour se projeter.

Les pieds en Iran, la tête en France, elle s'inquiète: que vont devenir Leyla, Shabaneh et sa mère sans elle? L'automne arrivé, deuxième partie du roman, Rodja n'a toujours pas son visa. «Qui a dit que ma vie était entre les mains de ces enfoirés? C'est à moi de décider. A moi toute seule. Comme toujours», proteste-t-elle, avant de jeter le rouge à lèvres rance de Leyla comme elle envoie valser les traditions. Nasim Marashi fait entendre cette revendication entre les lignes, un appel à agir contre l'oppression et pour la liberté. ◀

NASIM MARASHI
L'AUTOMNE EST LA DERNIÈRE SAISON
 Traduit du persan (Iran)
 par Christophe Balajé. **Zulma**,
 272 pp., 22 € (ebook: 12,99 €).





CULTURE



LITTÉRATURE IRANIENNE
Femmes,
livres,
liberté

En Iran, les femmes que les mollahs veulent museler n'ont jamais autant écrit. Elles mènent la fronde dans la rue et dans leurs romans. Enquête

Par ÉLISABETH PHILIPPE

C râne rasé sous son bonnet, une fille traverse la ville en quête d'une dose. Elle jure comme un charretier, fume clope sur clope, apprécie autant la compagnie des hommes que des femmes. On dirait le résumé d'un livre de Bret Easton Ellis ou de Virginie Despentes. C'est en réalité la trame de « Teheran Trip », premier volume d'une trilogie de l'Iranienne Mahsa Mohebbi, qui paraît en France. Son héroïne, Shâdi, déambule dans un Téhéran défoncé par un tremblement de terre, à la recherche d'une boulette d'opium qui pourrait apaiser son manque. Miraculeusement passé entre les mailles de la censure, le roman, halluciné et nihiliste, connaît un immense succès à sa sortie en Iran, en 2008, et remporte plusieurs prix littéraires. Un an après sa parution, un autre séisme, politique cette fois, secoue l'Iran. Des centaines de milliers de personnes descendent dans les rues pour protester contre la réélection de l'ultraconservateur Mahmoud Ahmadinejad. Baptisé le « mouvement vert », le soulèvement est violemment réprimé. Jugé a posteriori comme un appel à l'insurrection, « Teheran Trip » se voit banni et son autrice est condamnée à l'interdiction d'écrire et de donner des entretiens. Pour l'heure, seul son livre parle pour elle. Comme toute la littérature qui nous parvient d'Iran, son texte entrouvre une fenêtre sur un pays emmuré

▲ *Manifestation à Berlin, le 23 septembre 2022, pour protester contre la mort de Mahsa Amini en Iran.*

▼ *Nasim Marashi.*



dans l'obscurantisme de ses dirigeants. Une chape de plomb qui pourrait finir par céder. Le tremblement de 2009 connaît aujourd'hui d'intenses répliques.

“UN STYLE PLUS LIBRE, PLUS DIRECT, MOINS MÉTAPHORIQUE”

Le 16 septembre 2022, la jeune Iranienne d'origine kurde Mahsa Amini meurt pendant une garde à vue à Téhéran pour voile « mal portée ». Son décès réveille la colère du peuple, qui manifeste en masse pendant des mois contre les mollahs. Pour toute réponse, le régime redouble de violence. A ce jour, au moins 488 civils ont été tués, quatre ont été pendus. Si les contestataires se font plus discrets depuis quelques semaines, leur slogan, qui a fait le tour du monde, continue de résonner : « Femme, vie, liberté ». Depuis l'accession au pouvoir de l'ayatollah Khomeini en 1979, les femmes sont les premières victimes de la République islamique, privées de parole, d'existence sociale et même d'individualité, fondues dans l'uniforme – voile et « manteau » sombres – imposé par les gardiens de la révolution. Pourtant, ce sont presque exclusivement des livres écrits par des femmes qui nous arrivent aujourd'hui. Outre « Teheran Trip » de Mahsa Mohebbali, vient de paraître « L'automne est la dernière saison », premier roman de Nasim Marashi et, en poche, « On s'y fera » (*Zulma* poche), de Zoyâ Pirzâd. Est également annoncé pour le mois d'avril « la Frontière des oubliés » (Gallimard), de l'écrivaine et poétesse d'origine afghane Aliyeh Ataei. « *C'est l'un des paradoxes de la Révolution islamique. Le pouvoir a voulu museler les femmes, mais elles n'ont jamais été aussi éduquées [plus de 60 % des étudiants à l'université sont des étudiantes] et n'ont jamais autant écrit que depuis 1979,* explique Sorour Kasmaï, autrice franco-iranienne de « Ennemi de Dieu » (Robert Laffont, 2020) et directrice de la collection « Horizons persans » chez Actes Sud. *Les femmes raflent tous les prix, sont en tête des meilleures ventes et surtout elles incarnent le renouveau de la littérature iranienne. Leur écriture est bien moins prisonnière des carcans de la langue littéraire. Leur style est plus libre, plus direct, moins métaphorique.* »

Dans « Teheran Trip », le plus subversif n'est pas l'héroïne opiomane, mais l'écriture, tailladée de termes outranciers aux oreilles iraniennes. La vie de la jeu-

nesse constitue l'un des thèmes récurrents des romans contemporains. « *Il existe aussi une littérature à l'eau de rose écrite par des femmes, des romans d'amour populaires et très conservateurs qui se terminent le plus souvent par un mariage de raison,* indique Laetitia Nanquette, enseignante-chercheuse à l'université de Nouvelle-Galles du Sud, à Sydney, et autrice de « Iranian Literature After The Islamic Revolution » (EUP). *Et il y a ce qu'on appelle la "littérature d'appartement", qui se passe dans des lieux clos – appartement, bureau, voiture, car on passe beaucoup de temps dans les embouteillages à Téhéran – et qui décrit la vie intérieure des femmes.* » « L'automne est la dernière saison » de Nasim Marashi appartient à ce genre-là. Les voix de trois femmes s'y entrelacent : Leyla, journaliste enlignée dans son chagrin depuis que son mari s'est exilé au Canada ; Shabaneh, écartelée entre l'amour pour son jeune frère handicapé et les avances de son collègue ; Rodja, qui rêve de partir étudier en France. Une polyphonie qui dit à elle seule le besoin de pluralisme et de démocratie. On entre dans le quotidien de ces personnages, dans leurs rêves, leurs désirs, leurs frustrations. Marashi transmet aussi l'amertume qui teinte leur existence. Rodja dit à un moment donné : « *On est des sortes de monstres, Shabaneh. On n'est plus du même monde que nos mères mais on n'est pas encore de celui de nos filles.* »

“UNE HARGNE À RACONTER CE QUI SE PASSE”

Jointe à Téhéran, Nasim Marashi explique : « *Le mot persan traduit ici par "monstre" signifie "incomplète" comme lorsqu'on est amputée d'un membre. Ma génération [Marashi est née en 1984] vit entre l'Iran du passé et celui du futur.* » L'écrivaine, dont le troisième roman a été interdit, s'est beaucoup impliquée dans le « mouvement vert » de 2009. C'est aussi le désenchantement qui a suivi qu'elle décrit dans son livre. Elle se dit en retrait des luttes actuelles, mais admire les femmes plus jeunes qui sont à la pointe de la mobilisation : « *Avant, je croyais qu'elles étaient un peu superficielles, mais aujourd'hui je les trouve extrêmement courageuses. Elles peuvent sauver l'Iran.* » Depuis le début des manifestations, des poètes ont été inquiétés. Cible habituelle du pouvoir, l'Association des Écrivains iraniens est sous haute surveillance. Mais chaque jour ou presque, des textes relatent les événements, la poésie infiltre les slogans. « *Il y a une hargne à raconter ce qui se passe* », dit Sorour Kasmaï. Dans un article paru dans « le Monde » en novembre, l'écrivaine française d'origine iranienne Lila Azam Zanganeh rappelait que « la Servante écarlate », la dystopie féministe de Margaret Atwood, a été réédité onze fois en Iran. « *La littérature a toujours eu une importance immense dans ce pays, insiste-t-elle quand on la contacte. La poésie est partout. Les romans ouvrent des imaginaires, des espaces mentaux qui sont aussi des espaces éminemment politiques.* » Et les écrivaines sont en première ligne de cette insurrection poétique. ■

L'AUTOMNE EST LA DERNIÈRE SAISON,

par Nasim Marashi, traduit du persan par Christophe Balay, *Zulma*, 272 p., 22 euros.

TEHERAN TRIP, par Mahsa Mohebbali, traduit du persan par Shabnam Jafarzadeh, *La Croisée*, 176 p., 20 euros (en librairie le 22 février).

▼ Mahsa Mohebbali.



▼ Sorour Kasmaï.



▼ Aliyeh Ataei.



"Rester en Iran pour travailler est une forme de résistance" : Nasim Marashi raconte la vie de trois jeunes Iraniennes dans "L'automne est la dernière saison"

Nasim Marashi, en France pour la sortie de son roman, confie à franceinfo Culture comment est née cette première œuvre qui a connu en Iran un énorme succès de librairie, et comment une certaine tradition littéraire persane peut devenir une arme de résistance dans un pays qu'elle a choisi de ne pas quitter.



Propos recueillis par - Laurence Houot
France Télévisions - Rédaction Culture

Publié le 14/03/2023 17:41 Mis à jour le 14/03/2023 19:02

🕒 Temps de lecture : 10 min.



L'écrivaine iranienne Nasim Marashi, auteure de "L'automne est la dernière saison" (Zulma), le 9 mars 2023 à Paris. (LAURENCE HOUOT / FRANCEINFO)

L'automne est la dernière saison, de l'écrivaine iranienne Nasim Marashi, paru aux éditions Zulma en janvier, raconte deux saisons de la vie de Leyla, Shabaneh et Rodja, trois Iraniennes qui se sont rencontrées à l'université de Téhéran. Les trois jeunes femmes sont restées inséparables et partagent leurs joies, leurs chagrins, se soutiennent dans les différentes épreuves qu'elles ont à traverser, et se retrouvent dans leur quête de liberté dans un pays où il est encore plus compliqué qu'ailleurs pour la jeunesse de se projeter dans l'avenir.

Rodja veut quitter l'Iran pour continuer ses études à Toulouse, et se bat pour obtenir un visa. Leyla, journaliste, aurait pu partir avec son mari Misagh qui a émigré au Canada, mais elle a préféré rester en Iran, et vit désormais dans la tristesse et les regrets. Shabaneh, quant à elle, s'interroge sur son envie ou pas d'épouser Arsalan, son collègue de travail, pas toujours très délicat, et puis il faudrait abandonner Mahan, son jeune frère handicapé...

A travers le récit du quotidien de ces trois femmes, et beaucoup entre les lignes, Nasim Marashi brosse une peinture de l'Iran d'aujourd'hui, et dresse le portrait d'une génération qui a connu une révolution avortée. Une génération qui doit faire avec ses rêves et ses désillusions.

Ce premier roman, paru en 2015 en Iran, a connu un grand succès auprès des lecteurs iraniens, et a reçu le prix Jalal Al Ahmad, l'un des prix les plus prestigieux du pays. Nasim Marashi, qui a depuis publié un autre livre dans son pays, était en France début mars pour la sortie dans l'Hexagone de ce premier roman.

Robe marine à pois blancs, un foulard sur les épaules, carré noir de jais et regard direct, nous retrouvons Nasim Marashi dans les salons de son hôtel à Paris, à quelques pas du Louvre. Elle confie à franceinfo Culture la genèse et les coulisses de ce premier roman, et partage également ses préoccupations de romancière et d'artiste iranienne aujourd'hui.

Franceinfo : Qu'est-ce qui a inspiré cette histoire ?

Nasim Marashi : Après les événements de 2009 [*des manifestations à la suite des élections, baptisé le "mouvement vert"*], le pays a connu une vague de répression qui a vraiment marqué la jeunesse. A l'époque, j'étais journaliste, et j'avais envie d'écrire un long reportage sur ce qui nous arrivait. Cela me tenait vraiment à cœur d'écrire ce que nous étions en train de vivre, nos combats, nos espoirs. Mais malheureusement, la situation s'est détériorée de jour en jour et le long reportage que je préparais a petit à petit pris la forme d'un roman. J'ai alors commencé à imaginer quelques personnages pour incarner cette génération, et leur histoire. Ces personnages sont inspirés en partie par moi-même, en partie par mes amis, et ils sont aussi en grande partie fictionnels.

Qu'avez-vous voulu raconter justement de cette histoire et de cette génération ?

Savoir ce que l'on veut dire avec un livre... c'est une question que l'on évite de poser aux écrivains iraniens ! Nous sommes des "story-tellers", nous racontons des histoires, c'est une tradition très ancienne qui trouve sa source dans les racines mêmes de la littérature persane. Tout ce que l'écrivain veut dire, le lecteur peut le trouver dans ces histoires, à travers ces histoires. Quand j'écrivais ce livre, ce qui m'importait, c'était que ce que l'on a vécu ne soit pas oublié. Si j'avais su que mon livre aurait un tel succès, qu'il serait traduit dans d'autres pays, peut-être que j'aurais davantage réfléchi en conscience à ce que je voulais dire. Le fait que ce livre ait eu ce succès, qu'il ait été lu par autant de gens, cela signifie que j'ai peut-être réussi à transmettre tout ce que je voulais dire au lecteur.

Pour moi, il était important que des lecteurs étrangers comprennent que nous, Iraniens, avons des soucis, des préoccupations proches des leurs, que nous partageons avec eux des choses, comme le fait de perdre ses rêves, ses illusions, ou de vivre un amour impossible. J'avais à cœur aussi de montrer que d'une société à une autre, certaines de ces choses peuvent être plus difficiles, que certaines expériences peuvent, selon la société dans laquelle on vit, s'avérer plus ou moins compliquées, plus ou moins dures.

Comment votre livre a-t-il été reçu à sa sortie en Iran en 2015 ?

Il a été très bien reçu. J'étais journaliste, et c'était mon premier roman. Je ne m'attendais pas du tout à ce que mon livre devienne un best-seller. Depuis sa sortie, le livre a été réimprimé 54 fois, et il s'est vendu à plus de 150 000 exemplaires, c'est énorme pour l'Iran, surtout que depuis quelques années, à cause de la situation dans le pays, les livres sont devenus chers et les Iraniens lisent beaucoup moins. Donc cet accueil a vraiment changé le cours de ma vie.

Que représente pour vous la parution de votre livre en France ?

Ce qui arrive au personnage de Rodja dans le livre, c'est quelque chose qui m'est arrivé personnellement. Rodja veut émigrer en France, mais sa demande de visa est rejetée. Le mien aussi avait été refusé à l'époque. La France a toujours représenté pour moi un ailleurs possible, mais très inaccessible. Et là, maintenant que mon livre est publié ici, c'est comme si tout avait changé. Je ne suis toujours pas en France physiquement, mais mes mots, l'esprit et l'âme de mes mots sont ici.

La question de l'exil est très présente dans votre livre, pourquoi ?

En Iran, quand on parle avec les gens, on se rend compte que l'exil, l'émigration, sont des questions que tout le monde se pose. C'est un souci, une préoccupation constante pour de nombreuses personnes en Iran. Et chaque fois que la situation se dégrade, cela provoque une nouvelle vague d'émigration. Je me suis aperçue que cette question, je l'ai posée dans mes autres livres aussi. Dans mon deuxième roman, il s'agit de quelqu'un qui émigre à la suite de la guerre Iran-Irak. Et dans mon prochain livre aussi, elle est présente. C'est une question récurrente dans tous mes livres, en fait.

Et pour vous, est-ce toujours une question d'actualité ?

Ce n'est pas tout à fait résolu dans ma tête. Je me pose toujours la question. Faut-il partir ou pas ? Parfois, je me demande ce que je ressentirais si quelque chose m'obligeait à partir, ou bien si, à l'inverse, quelque chose m'interdisait de sortir du pays. Quand la situation se détériore, je me dis parfois que c'est mieux de partir, pour soi et pour sa famille, mais en même temps je me demande s'il ne faut pas rester pour faire partie de l'évolution, de l'histoire qui est en train de s'écrire.

Pour les gens comme moi, ou comme mon mari, qui est cinéaste documentariste, pour nous, cette difficulté de l'exil est double. J'ai vu très peu d'écrivains, de cinéastes, d'artistes qui, en quittant l'Iran, étaient aussi brillants et pertinents qu'en y restant. Comme si garder ce contact avec les racines, rester en Iran, donnait la possibilité de travailler mieux. De plus, je suis convaincue que le régime préfère que les écrivains ne restent pas, que les artistes quittent l'Iran, qu'ils s'en aillent. Donc je pense que rester dans le pays pour travailler est un combat, une forme de résistance.

Dans votre livre, beaucoup de choses sont suggérées, sous-entendues, dites entre les lignes. Pourquoi ?

De manière générale dans la littérature persane, il y a cette tradition de dire les choses de manière couverte, de manière implicite. Cette tradition existe depuis toujours. Dans la langue même, il y a tout un tas de figures de style pour ne pas dire directement ce que l'on veut dire. J'ai été élevée dans cette culture, et je pense que c'est une des raisons qui expliquent ce que vous avez pu ressentir en lisant mon livre. Il y a aussi une convention non dite entre les écrivains iraniens et leur lectorat, qui fait que les lecteurs iraniens lisent ce qui n'est pas écrit dans le livre !

La censure en est-elle aussi une des raisons ?

Oui, c'est une autre explication. La censure a toujours existé, mais elle s'est renforcée ces derniers temps. Certaines parties de mon premier roman ont d'ailleurs été coupées par la censure du ministère de la Culture. Il y a aussi une part d'autocensure, peut-être parce que j'étais journaliste à l'époque. Je suis plus consciente maintenant de cette autocensure et j'essaie de l'éviter.

Par exemple, dans l'écriture de mon nouveau roman, j'ai décidé d'écrire sans me censurer, et ensuite, quand je devrai soumettre mon texte au ministère de la Culture, je me relirai et je ferai une version pour la censure, comme cela, au moins, j'aurai un exemplaire complet de mon roman. J'ai commencé l'écriture de ce nouveau roman à Paris, l'an dernier, et peut-être qu'écrire ici, dans ce climat, m'a aidée à laisser les choses ouvertes, à donner libre cours à mes pensées, sans m'autocensurer.

Et c'est cette version que vous proposerez à la traduction, par exemple ?

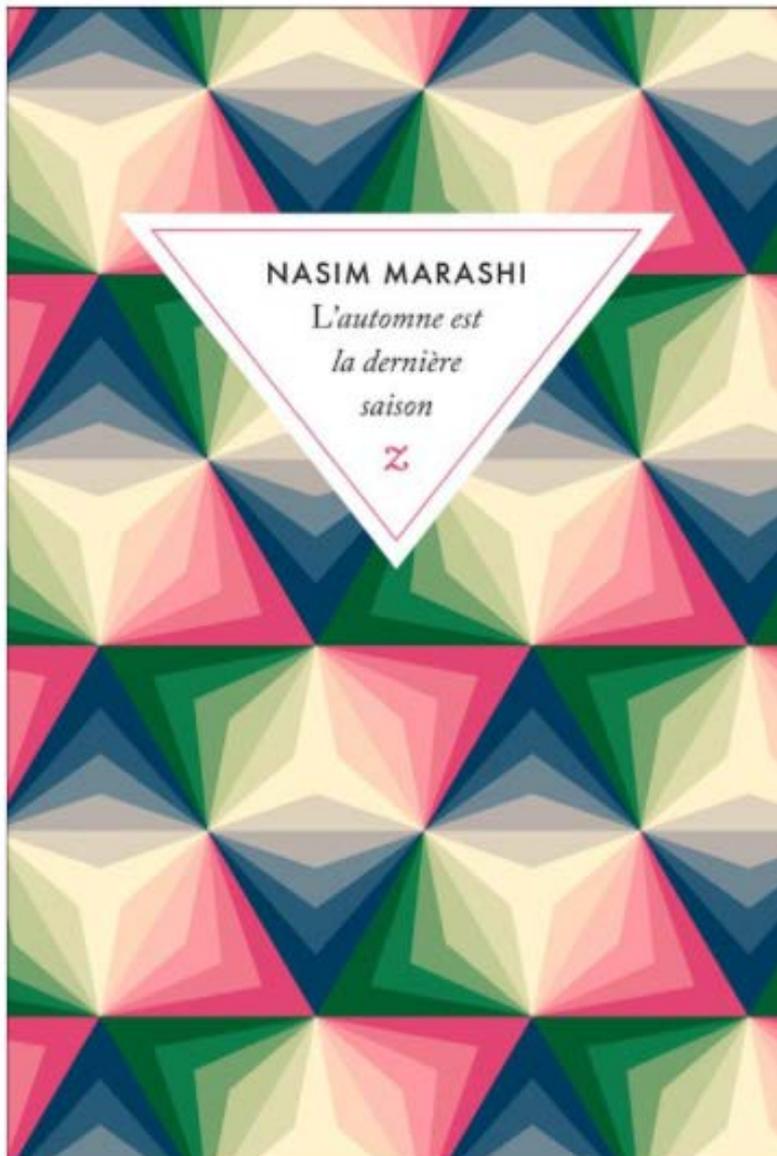
Pour les traductions, je ne sais pas, mais au moins, j'aurai pour moi une version complète, non censurée et non autocensurée de mon livre.

Vous racontez cette histoire à travers trois personnages féminins, et deux saisons. Pourquoi cette construction narrative ?

J'ai étudié le génie mécanique à l'université, je suis ingénieure et je pense que la construction narrative vient un peu de cette structure mécanique que j'ai en tête. Ensuite, j'ai multiplié les personnages pour qu'ils représentent bien une génération. S'il y avait eu un seul personnage, avec son caractère, ses frustrations, cela aurait été interprété comme des problèmes personnels et pas comme ceux d'une génération. Et puis j'ai choisi de raconter l'histoire à travers deux saisons car je voulais raconter l'avant et l'après. Je voulais avancer avec ces trois personnages, jeter un éclairage sur leur vie à une époque, puis à une autre, pour qu'on les voie évoluer.

Ressemblez-vous à l'une de ces trois femmes ?

C'est une question difficile. J'ai été proche de chacune d'entre elles à un moment de ma vie. J'ai été paisible comme Leyla, j'ai lutté comme Rodja et puis je me suis résignée, j'ai accepté ce qui m'arrivait, comme Shabaneh...



Couverture du livre "L'automne est la dernière saison", de Nasim Marashi, janvier 2023 (ZULMA)

Extrait :

"On est des sortes de monstres, Shabaneh. On n'est plus du même monde que nos mères mais on n'est pas encore de celui de nos filles. Notre cœur penche vers le passé et notre esprit vers le futur. Le corps et l'esprit nous tirent chacun de son côté, on est écartelées. Si nous n'étions pas ces monstres, à l'heure qu'il est, on serait chacune chez soi à s'occuper de nos enfants. On leur consacrerait tout notre amour, nos projets, notre avenir, comme toutes les femmes ont toujours fait à travers l'histoire. On ne serait pas en train de poursuivre des chimères. Leyla aurait courbé l'échine comme les autres pour suivre son mari. Moi, je m'emmerderais pas avec l'argent, les emprunts, le boulot... Je resterais ici bien tranquille à mener ma petite vie. Toi, tu aurais un mari, des enfants, tu serais heureuse. Au lieu de servir de mère à Mahan, tu aurais tes propres enfants. Le week-end on irait toutes les trois se faire une beauté. Au lieu de trucs compliqués et inaccessibles, on se contenterait de bonnes soirées, de robes en soie achetées en soldes." (*L'automne est la dernière saison*, p. 217)

 Voir les commentaires

Partager :



Article disponible en ligne : https://www.francetvinfo.fr/culture/livres/la-rentree-litteraire/interview-rester-en-iran-pour-travailler-est-une-forme-de-resistance-nasim-marashi-raconte-la-vie-de-trois-jeunes-iraniennes-dans-l-automne-est-la-derniere-saison_5710907.html



Livres

A Téhéran, l'amitié fait la force

Le premier roman de l'Iranienne Nasim Marashi, best-seller dans son pays, nous montre la complexité de la société téhéranaise à travers les destins de trois amies trentenaires

Salomé Kiner
 @salome_k

Depuis quelques mois, la violence des récits qui nous parviennent d'Iran nous fait presque oublier qu'en dehors des manifestations, des geôles de la prison d'Evin et de la cruauté du régime, la vie quotidienne se poursuit, drainant, dans le fil imperturbable de ses jours, les rêves empêchés d'une jeunesse anxieuse. A rebours de la sidération des images qui obstruent notre imaginaire, le premier roman de Nasim Marashi se lit comme on s'approche d'une fenêtre éclairée dans la nuit pour scruter l'intérieur d'une maison animée. En Iran, *L'automne est la dernière saison*, ou six chapitres dans l'intimité de trois jeunes femmes téhéranaises, a été publié en 2015 et a immédiatement rencontré le succès: après une cinquantaine de tirages, le prestigieux Prix Jalal Al Ahmad et plusieurs traductions, il nous parvient enfin en français sous la plume de Christophe Balay, qui traduisait aussi, jusqu'à sa mort en août 2022, des figures importantes des lettres persanes telles que Sadegh Hedayat ou Zoyâ Pirzâd.

«On est écartelées»

Nasim Marashi, 38 ans, appartient à une nouvelle génération. Ses personnages, Leyla, Shabaneh et Rodja, se définissent comme «des sortes de monstres. On n'est plus du même monde que nos mères mais on n'est pas encore de celui de nos filles. Notre cœur penche vers le passé et notre esprit vers le futur, on est écartelées.» Elles se maquillent dans le rétroviseur de leur voiture, regardent *The Big Lebowski* et *Requiem for a Dream*, écoutent Leonard Cohen et se téléphonent à tout bout de champ. Elles se sont rencontrées à l'université. Dix ans plus tard, leur amitié est un socle sur lequel elles déposent tous les tracas de l'existence.

Leyla vit seule depuis qu'elle a refusé de suivre son mari, le doux Misagh, en exil au Canada, persuadée jusqu'à son départ qu'il changerait d'avis pour elle. Entre deux cachets d'anxiolytique, elle se console en se noyant dans son travail de journaliste.

Courtisée par un collègue de bureau qu'elle néglige, tout comme son apparence et son bien-être personnel, Shabaneh porte la lourde charge de sa mère dépressive et de son petit frère Mahan, handicapé mental à la suite de traumatismes subis pendant l'invasion irakienne. Sa priorité? «Faire semblant d'être heureuse. C'est la seule chose que je sache faire. On a de l'entraînement dans la famille. [...] Il y a longtemps qu'on s'échine à mimer un bonheur simple perdu dans une suite tragique de malheurs sans fin.»

La plus déterminée

Déchirée à l'idée d'abandonner sa famille et ses amies, Rodja, la plus déterminée des trois, «ambitieuse et malheureuse», s'apprête à partir poursuivre ses études à Toulouse. En attendant que son visa soit accepté, elle se prépare frénétiquement: «Tout ce que je dis en persan, je me le répète aussitôt en français. J'ai si peur d'arriver en France et de ne pas réussir à exprimer tout ce que je voudrais.»

Dans ce roman introspectif où les trois amies se succèdent à la première personne, Nasim Marashi écrit à hauteur de ses personnages. A leur échelle émotionnelle: leur indécision – comment en être la proie, dans un pays où il faut se marier pour aimer ou partir pour s'accomplir – n'est jamais traitée comme une fluctuation d'humeur, mais bien comme le symptôme d'une société qui ne les laisse pas s'épanouir. Ce qui pourrait, dans le premier chapitre, passer pour une profu-





Nasim Marashi, 38 ans, appartient à la nouvelle génération des auteurs iraniens. Dès sa sortie en 2015, son premier roman a connu un succès retentissant. Il a remporté le prestigieux Prix Jalal Al Ahmad. (Florence Brochoire pour La Croix L'Hebdo)



Genre Roman
Autrice
 Nasim Marashi
Titre
 L'automne
 est la dernière
 saison

Traduction
 Du farsi par
 Christophe
 Balay
Editions
 Zulma
Pages 267

sion superflue de détails prend rapidement la forme plus fluide d'un flux de conscience et de réalité imbriqués l'un dans l'autre.

Quand Leyla, dévastée par le départ de son mari, détaille le chaos de son appartement – «les étagères sont couvertes de miettes, il y a des sacs en plastique vides et cette tache de yaourt qui me dégoûte, jaune et craquelée comme la terre du désert» –, la description fait écho au désastre de sa situation: «Penser à cette vie dénuée d'humour, vide de désirs me brise en mille morceaux, comme cette vilaine tache de yaourt sur le plan de travail.»

L'excitation du départ

Quand Rodja se fait malmener à l'ambassade de France, elle se téléporte dans le doux souvenir des après-midi partagés avec ses amies dans les parcs de Téhéran. Alors que Shabaneh, hésitante face aux fiançailles qui la guettent, préfère se réfugier dans la fiction: «Je suis devenue mélancolique. A cause de tous ces livres, je le sais. Ces livres remplis de héros que j'ai façonnés dans ma tête [...] jusqu'à en créer un rien que pour moi et qui n'existe nulle part ailleurs.»

A défaut de héros masculins, certains gestes, a priori insignifiants – boire un thé, se maquiller avant un rendez-vous, chercher une place de parking – reviennent en boucle

au fil du roman, comme si les routines étaient les seuls gages de stabilité de ces presque trentenaires confrontées à des choix décisifs. Faut-il partir ou rester? Se marier pour respecter les traditions ou priser la modernité au risque de la solitude? Poursuivre ses rêves est-il bien raisonnable?

Dans *L'automne est la dernière saison*, Leyla, Rodja et Shabaneh passent beaucoup de temps dans les embouteillages de Téhéran. Cette circulation obstruée dit métaphoriquement leurs états d'âme, prisonnières d'une vie où «même se réjouir était compliqué». C'est Rodja qui fait ce constat. Le passage est bouleversant: elle annonce à sa mère, figée comme une statue, qu'elle va partir en France. Son cœur est «prêt à exploser de douleur et de bonheur». L'exil, coûteux, incertain, précaire, n'est jamais une décision facile. La littérature en témoigne depuis des siècles.

Parce qu'elle prend le temps d'en explorer toutes les facettes – l'excitation du départ, la culpabilité, la nostalgie, les humiliations et les labyrinthes administratifs – Nasim Marashi nous place au cœur de cette expérience qui soudera ou éloignera pour toujours les trois amies. En attendant que le couperet tombe, *L'automne est la dernière saison* nous fait respirer l'air des rues de Téhéran, pollué, contaminé, saturé des rires et des peurs d'une jeunesse avide d'horizon. ■



livres

L'art de la fugue

AVEC *L'AUTOMNE EST LA DERNIÈRE SAISON*, **NASIM MARASHI** LIVRE UNE **FUGUE** SUR LE MÊME THÈME, CELUI DU DÉPART ET DE **L'EXIL**, QUI HANTE UN TRIO DE **JEUNES IRANIENNES** PEINANT À TROUVER LEUR PLACE.

RENCONTRE **Aurore Engelen**

Je ne suis ni ici ni là-bas. Je reste suspendue en l'air." Rodja rêve de partir.

Elle fait même plus qu'en rêver, elle se débat avec la complexité administrative qui empêche son destin, et se voit déjà à Toulouse. Alors qu'elle se projette dans l'exil, ses amies, Leyla et Shabaneh, sont elles aussi hantées par le spectre du départ, celui d'un proche, ou encore le poids que l'on porte quand on a fait le choix de rester. Dans *L'automne est la dernière saison*, le motif de l'exil plane sur les monologues intérieurs des trois héroïnes, trois figures sensibles et complexes de la place des jeunes femmes dans la société iranienne. Cette question est aussi celle de son autrice, Nasim Marashi: "L'exil est une question que je me suis toujours posée et que je me pose encore. Les gens qui m'entourent se la posent aussi. Plus la situation en Iran se détériore, plus la question de l'exil prend de la place. À chaque fois, des gens nous exhortent à rester, à combattre, à contribuer à la reconstruction du pays, mais il y a encore plus de gens qui décident de partir."

Nasim Marashi, elle, reste dans l'hésitation, la tension du départ. Elle vit encore en Iran, mais multiplie les résidences comme autant de bulles d'air. Elle sait le besoin d'ailleurs mais connaît aussi le quotidien des jeunes Iraniens. C'est une véritable plongée dans celui-ci que l'on expérimente dans son premier roman, polyphonique, au plus près de la vie à Téhéran, ses embouteillages, ses bureaux, les files au consulat. Mais ce que l'on ressent aussi avec précision, c'est la pression subie par ces jeunes femmes, qui

appartiennent à une génération intermédiaire. "On est des sortes de monstres, Shabaneh", confie Rodja. "On n'est plus du même monde que nos mères mais on n'est pas encore de celui de nos filles. Notre cœur penche vers le passé et notre esprit vers le futur. Le corps et l'esprit nous tirent chacun de son côté, on est écartelées." La romancière connaît bien ces doutes: "La génération représentée dans ce roman, on l'appelle la décennie des 60 -ce qui correspond au calendrier persan- soit les gens nés dans les années 80. Les femmes surtout vivent une période de transition. Nos mères étaient plutôt femmes au foyer. Mais nous, pour la plupart, nous travaillons. Nous avons hérité de certains devoirs traditionnels de nos mères mais nous devons aussi performer dans la vie active. Nous subissons une double pression, on a envie d'être parfaite dans ces deux rôles, ce qui est illusoire." Comme si Leyla, Shabaneh et Rodja marchaient dans le vide, cherchaient en vain une place qui n'existe pas.

Une vision kaléidoscopique

Le recours au flux de conscience nous embarque dans la psyché complexe des personnages, nous invite aussi à revisiter leur passé, marqué par la guerre et souvent par les conflits familiaux. Pour ces jeunes filles, la famille n'est pas un havre de paix, les conflits intergénérationnels sont trop grands pour qu'elles puissent y trouver écoute ou apaisement. L'amitié, le fil qui les unit, est vécue "comme un refuge, un phare, un socle aussi sur lequel s'appuyer", résume Nasim Marashi.





Nasim Marashi :
"L'exil est une question que je me suis toujours posée et que je me pose encore."

En permettant au lecteur de pénétrer, en deux temps, les monologues intérieurs de ses trois héroïnes, l'autrice revient sur cette difficulté d'habiter le monde. Et elle joue d'une subtile ironie dramatique, quand des événements déjà abordés par un personnage sont ré-évoqués sous un autre prisme par un autre. La construction savante qui assemble les différents éléments du récit permet aussi de multiplier les regards sur ces situations. *"Je crois que ce dédale ou ce puzzle narratif doit venir de ma formation en ingénierie mécanique, plaisante l'écrivaine. J'ai beaucoup aimé utiliser ces changements de focalisation, qui me permettaient aussi de mettre en valeur les non-dits, les sous-entendus."* Comme si cette vision kaléidoscopique à travers trois destins particuliers était aussi une façon d'offrir une vision plus globale de la jeunesse iranienne.

À l'origine, le projet était d'ailleurs plutôt documentaire: *"En 2009, après le mouvement vert et les événements politiques qui ont bousculé le pays, j'étais journaliste, et je souhaitais écrire un long reportage sur ce qui nous arrivait, le fait que de nombreux jeunes Iraniens étaient en train de voir leurs rêves s'envoler."* Effectivement, ce premier roman de Nasim Marashi, s'il n'est traduit qu'aujourd'hui en français, date de 2014. Pourtant, il résonne encore comme si c'était hier, ce qui n'est pas forcément pour réjouir son autrice: *"Mon idée quand j'ai commencé à écrire ce livre, c'était que je voulais faire en sorte que les gens n'oublient pas ce qu'ils avaient vécu, et le prix qu'ils ont payé pour la liberté. J'espérais qu'on reviendrait sur ce récit quelques années plus tard, en se disant: c'est dingue tout ce qu'on a vécu. Mais la situation a évolué de telle manière en Iran que les choses ont en fait dégénéré, se sont détériorées. Ça n'a fait qu'empirer. Je me sens extrêmement frustrée finalement, car je pensais que dix ans plus tard, les jeunes Iraniens ne pourraient plus s'identifier à mes personnages ou, en tous cas, y trouver un écho à leur propre situation. J'aurais souhaité que le texte appartienne au passé, quitte à ce qu'on ne le comprenne plus! C'est paradoxal, car aujourd'hui je reçois des messages de lecteurs et lectrices, beaucoup plus jeunes que moi, qui me disent avoir lu le livre, et s'y être retrouvés. Et d'une certaine façon, ça m'attriste."* ●



■ L'AUTOMNE EST LA DERNIÈRE SAISON, DE NASIM MARASHI, ÉDITIONS ZULMA, TRADUIT DU PERSAN IRANI PAR CHRISTOPHE BALAY, 272 PAGES.



© FLORENCE BROCHORE

« Beaucoup de gens se sont reconnus dans mon livre, alors que j'aurais aimé qu'il devienne obsolète. La nouvelle génération iranienne se retrouve dans ce roman, et je trouve ça très triste. »



Nasim Marashi était l'invitée de Marie Richeux pour l'émission **Par les temps qui courent** sur France Culture.

Émission à ré(écouter) à cette adresse :

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/par-les-temps-qui-courent/nasim-marashi-romanciere-iranienne-6962425>

Famille du média : **Médias d'information générale (hors PQN)**

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **1275000**

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : **Du 05 au 11 janvier**

2023 P.73

Journalistes : **CLÉMENT BÉNECH**

Nombre de mots : **209**

ÊTRE PERSANE

Ce sont trois jeunes femmes aux destins croisés, prises dans les affres de leur âge. Entre le cinéma, le shopping et les études à l'université – dopées au Xanax et ponctuées de cours de conduite –, elles pourraient bien batifoler dans n'importe quelle ville d'Occident. Mais non, c'est à Téhéran que se déroule *L'automne est la dernière saison*, de Nasim Marashi, agréable sensation de la rentrée d'hiver. Leurs aspirations s'entremêlent comme les ornements sous les arcades de la Grande Mosquée d'Ispahan. La romancière livre une certaine vision des hommes, qui



ne peut que rappeler l'actualité brûlante. On en croise de beaux spécimens : « *Il a dit que ce qu'il aimait chez moi, c'était ma simplicité et le fait que je ne me mêle pas de ce qui ne me regarde pas.* » Il y a aussi ici un certain art d'observer les névroses de la vie domestique, qui ne varient guère. Puis une ferveur envers la France que l'on n'a plus vue depuis Montesquieu et ses personnages d'Usbek et Rica. Toujours curieux de voir comme l'enfer des uns peut être le paradis des autres. Mais « paradis » ne vient-il pas du persan ? ■ **CLÉMENT BÉNECH**
L'automne est la dernière saison, de Nasim Marashi, Zulma, 272 p., 22€.



Florence Brochoire / Zulma





LIBRAIRIE DE L'EXPRESS

L'AUTOMNE EST LA DERNIÈRE SAISON

PAR NASIM MARASHI,

TRAD. DU PERSAN PAR CHRISTOPHE BALAY.

ÉDITIONS ZULMA, 272 P., 22 €.

À TÉHÉRAN, Leyla, Shabaneh et Rodja, trois femmes à un moment charnière de leur existence; l'autrice nous invite dans deux saisons, l'été et l'automne, de la vie de ces jeunes amies, qui se sont rencontrées sur les bancs de l'université de Téhéran et restent depuis soudées. Toutes s'interrogent sur le chemin à prendre, qui permette de concilier une intense recherche de liberté avec les fatalités qui ne cessent de s'imposer à elles. Faut-il partir pour être libre? Ne vit-on pas parfois un exil à l'intérieur de son pays quand les choix sont limités? Difficile de ne pas être touché par ce texte alors que depuis le mois de septembre 2022 les femmes et les jeunes Iraniens manifestent contre la restriction de leurs libertés.

Par touches subtiles, Nasim Marashi narre l'enfermement que représente la condition féminine en Iran. Trois héroïnes qui paraissent libres et émancipées mais voient sans cesse leurs élans coupés d'une manière ou d'une autre. Est-ce trop demander?, semblent s'interroger les jeunes femmes quand elles rêvent d'une vie où leurs désirs de réussite s'accompliraient. Il n'y a que dans l'intimité de leur amitié que l'étendue des douleurs peut se dire.

Cet ouvrage publié en Iran en 2015 avait remporté le prix Jalal el-Ahmad, un des prix les plus prestigieux du pays, et est devenu un best-seller dans son pays. La traduction toujours impeccable du regretté Christophe Balaÿ retranscrit le rythme et la musicalité de la langue d'origine. Ce récit délicat, à la tonalité douce-amère, laissera une trace durable dans l'esprit de ses lecteurs.

HAMDAM MOSTAFAVI



marie france

Rentrée : 6 romans à dévorer



Valérie Rodrigue | publié le 20 jan 2023 à 11:53 | mis à jour le vendredi 20 janvier 2023

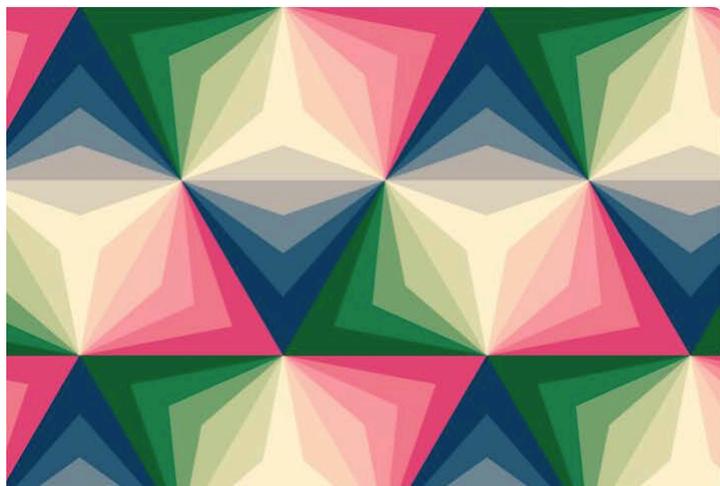
La rentrée de janvier est une rentrée littéraire importante. Sélection de cinq romans qui parlent d'exil, de culture et de progrès.



L'AUTOMNE EST LA DERNIÈRE SAISON, NASSIM MARASHI (ZULMA)

On pense tout de suite au cinéma iranien de Asghar Fahradi, notamment au film « A propos d'Elly » qui raconte le week-end de jeunes gens de **Téhéran** au bord de la mer. Ou encore, à Persépolis, le film d'animation de Marjane Satrapi qui a connu le régime du Chah, puis la révolution islamique. Dans ce roman, les jeunes amies déroulent leur quotidien, l'une est journaliste et a une peine de cœur, l'autre est habitée par ses lectures et ses souvenirs de guerre, l'autre encore vient d'être acceptée en doctorat à Toulouse. Malgré le régime des Mollahs, les trois femmes ne musellent pas leurs rêves et mènent une vie conforme à leur jeune âge. Un roman plein de dynamisme et de d'appétit de vie qui a reçu le prix Jalal Al Ahmad, l'un des prix les plus prestigieux en Iran. A dévorer.

Article disponible en ligne : <https://www.mariefrance.fr/culture/rentree-6-romans-a-devorer-714898.html#item=1>



“L’automne est la dernière saison”, un livre de Nasim Marashi

12 mars 2023, par **MARIE HECKENBENNER**



Premier roman de l'Irannienne Nasim Marashi, L'automne est la dernière saison donne voix à trois jeunes amies de Téhéran, qui se battent dans une société encore tiraillée entre tradition et progrès, pour prendre leur destin en main.

Portrait choral de femmes

Leyla, Shabaneh et Rodja sont trois jeunes amies iraniennes, qui se sont rencontrées sur les bancs de l'université. Entre les sorties, le cinéma, le shopping, les études, elles pourraient bien être trois jeunes femmes ordinaires vivant dans n'importe quelle ville d'Occident. Mais c'est à Téhéran que Nasim Marashi a voulu faire débiter son récit.

Tandis que Leyla, devenue journaliste pour les pages culturelles d'un journal, mariée à un de leurs camarades d'études, a refusé de suivre son mari pour migrer au Canada et s'enfoncé dans la dépression suite à son divorce, Shabaneh – employée comme ingénieure dans une entreprise et demandée en mariage par un collègue –, vit en marge de la société et passe plus de temps à subir sa vie plutôt que de la choisir. Rodja, quant à elle, déterminée à partir en France pour passer un doctorat, se voit refuser son visa et sombre dans la dépression, ne voyant aucun avenir pour elle en Iran. “*Qui a bien pu nous fourrer dans le crâne de “devenir quelqu'un” ? Où est-ce qu'on a bien pu pêcher cette idée ? La plupart des gens dans le monde vivent comme des plantes. Ils se réveillent le matin, mangent, s'agitent un peu, dorment et c'est tout.*”

Alors qu'elles doivent faire face à des choix cruciaux, ces trois femmes, dans le Téhéran d'aujourd'hui, sont en proie aux questionnements et aux doutes de leur vie d'adulte débutante. Soudées, chacune s'interroge sur le chemin à prendre, tentant de concilier leur désir de liberté face aux fatalités qui ne cessent de s'imposer à elles. Doit-on partir pour être libre ? Est-il possible de vivre en exil dans son propre pays ? Entre espoirs et déconvenues, en seulement un été et un automne, toutes trois devront affronter leurs contradictions.

Chronique du désenchantement

De ces départs qui se multiplient, de cette vie en Iran rien n'est dit... Si ce n'est l'envie d'étudier ailleurs, de partir un temps puis de revenir pour revoir les amis et la famille. Pour l'une d'entre elles, de lointains souvenirs de guerre ressurgissent, laissant apercevoir le chaos et les hôpitaux qui débordent, s'invitant parfois à nouveau dans ce quotidien. Mais ici, l'Iran est presque transparent, et au fil des pages seuls subsistent les doutes et atermoiements de ces trois femmes.

Tout en s'appuyant sur son passé, l'autrice fait parler à tour de rôle ces trois Iraniennes. Chapitre après chapitre, chacune se relaie, laissant leur voix prendre la parole pour exprimer leurs tourments et leurs doutes. *"Ses soupirs me pèsent sur le cœur. Les soupirs, c'est aussi contagieux que les bâillements. Ils se répandent dans l'air avant de s'écraser sur le cœur des gens comme moi qui ont des récepteurs pour le chagrin"*. A travers les années, toutes trois se sont construites un noyau social, un monde réconfortant pour faire face à leurs existences malmenées. Ici, l'autrice s'intéresse davantage à la femme téhéranaise, à ses questionnements, son existence au quotidien qu'à la situation économique et sociale du pays.

Avec ce portrait de trois jeunes amies, Nasim Marashi signe un premier roman désireux de se concentrer sur les déchirements intimes et personnels de chacune plutôt que sur l'oppression du régime. Dans le contexte actuel, une note ou une préface de l'éditeur aurait permis de contextualiser ce roman (rédigé en 2015 par l'autrice, primé en Iran et passé sous la censure) pour justifier le flou du pays ou l'absence totale des répressions et d'appréhender au mieux le contexte politique de l'Iran.

"L'automne est la dernière saison", Nasima Marashi, traduit du persan (Iran) par Christophe Balaÿ, édition Zulma, 272 pages, 22 €



Marie Heckenbenner

Amoureuse des livres et dénicheuse de bons restos 🍷 Journaliste et fondatrice d'Untitled Magazine. Pour la joindre : m.heckenbenner@untitledmag.fr



Article disponible en ligne : <https://untitledmag.fr/lire/critiques/l-automne-est-la-derniere-saison-un-livre-de-nasim-marashi>

Toute La Culture.

“L’automne est la dernière saison” de Nasim Marashi : ôde pour une jeunesse libre

03 MARCH 2023 | PAR MARINE STISI

Alors que depuis le mois de septembre dernier, le peuple iranien se soulève pour protester contre la mort de Mahsa Amini, jeune femme de 22 ans arrêtée par la police des mœurs, **les Editions Zulma** publient un récit de cette jeunesse iranienne, avide de liberté. Dans **L’automne est la dernière saison**, l’auteure **Nasim Marashi** pose des mots sur les perspectives étouffées, sans jamais renoncer à l’amour.

Elles s’appellent Leyla, Shabaneh et Rodja. La vie, pour elles, n’est pas toujours très simple. Chacune avec ses propres doutes et regrets, elles tentent de garder la tête haute et de dépasser leurs craintes. Fuir, rester, capituler, abandonner. Mais retrouver le sourire. De quoi demain sera-t-il fait ? Comment reconnaître la route qui mènera au bonheur ? En Iran, ce premier roman publié en 2015 par l’écrivaine **Nasim Marashi** fut un réel succès. C’est qu’il raconte les troubles d’une jeunesse en proie aux questionnements incessants sur un avenir toujours plus imprécis, une jeunesse qui a grandi en connaissance de guerres et de conflits. Mais il raconte aussi la force de l’amour, la puissance des liens du sang et l’incroyable puissance de l’amitié. Il raconte le bonheur dans les moments partagés.

L’automne est la dernière saison est un roman indéniablement contemporain, reflet d’une société en plein bouleversement pour les femmes de notre temps : “On n’est plus du même monde que nos mères mais on n’est pas encore de celui de nos filles. Notre cœur penche vers le passé et notre esprit vers le futur”, dit Rodja à Sabaneh. La route est longue, mais le chemin est ouvert.

L’automne est la dernière saison, Nasim Marashi, Editions Zulma, 22€, 272 pages.

Visuel : ©DR

Date de publication : 12/01/2023

ÉDITIONS ZULMA

IRAN

NASIM MARASHI



Marine Stisi

30% théâtre, 30% bouquins, 30% girl power et 10% petits chatons mignons qui tombent d’une table sans jamais se faire mal. Je n’aime pas faire la cuisine, mais j’aime bien manger.

Article disponible en ligne : <https://toutelaculture.com/livres/lautomne-est-la-derniere-saison-de-nasim-marashi-ode-pour-une-jeunesse-libre/>

Avant-critiques / Littérature étrangère



© BRZULMA

LES AMITIÉS SOUDÉES

La primo-romancière iranienne **Nasim Marashi** donne voix à trois jeunes femmes de Téhéran qui se battent pour prendre leur destin en main.

ROMAN_IRAN_5 JANVIER

« Nous perdons chaque jour des morceaux de notre vie. » Alors comment poursuivre sans se désintégrer complètement ? Telle est la question que se posent trois jeunes femmes à Téhéran. Après avoir grandi ensemble, elles font leurs premiers pas dans le monde adulte. Aussi se serrent-elles les coudes face aux imprévus. Le surnom de l'une d'entre elles, Leyli, « signifie l'aimée. C'est la pureté de l'amour ». L'amour qui lui manque cruellement depuis que son mari Misagh est parti à l'étranger. Ce futur doctorant espère devenir enseignant. Émigrer lui semblait la seule possibilité, alors pourquoi ne l'a-t-elle pas suivi ? « Quand vais-je enfin sortir de ces

situations désespérantes ? Ces décisions impossibles. Je redoute les choix, toujours mauvais. C'est une peur qui date du jour où j'ai décidé de ne pas partir avec toi. » Leyla ne se l'explique pas, mais elle en paye pleinement le prix. « Le poids de cet appartement vide avait rongé ma chair, me laissant presque exsangue. » Difficile pour ses proches de la consoler. « Je suis encore sur le bord des rêves. Dans cet entre-deux douloureux, cette tristesse sans fond. » Afin de ne pas sombrer, Leyla se lance à corps perdu dans son travail de journaliste. Elle est contactée par Amir qui lance un nouveau journal en ces temps où la liberté d'expression n'est toujours pas de mise en Iran.

PREMIER ROMAN

Rodja a elle aussi envie de déployer ses ailes. « J'étais ambitieuse et malheureuse. Ici, mon horizon est bouché. Il fallait que je quitte l'Iran. Si je pars, c'est un autre monde qui s'ouvre à moi. » Or pour cela, il lui faut un précieux sésame, un visa lui permettant d'étudier à l'étranger, où son dossier a été accepté. « Je devrais apprécier la vie qui m'est offerte. Penser à ma future vie en France, au doctorat que j'aurais dans cinq ans. » Est-ce un rêve accessible ou sera-t-il repoussé à jamais ? « J'avais l'air d'une prisonnière fraîchement libérée. » Mais la liberté n'est guère accordée pleinement en Iran, comme le rappelle le mouvement de contestation actuel.

Shabaneh souhaite tout autant changer d'existence. Elle en a assez d'étudier et souhaite vivement rejoindre le marché du travail, mais au fond d'elle, d'autres soucis la taraudent. « Le bonheur, c'est fini pour toujours. Quelque chose s'était invité dans notre vie. Une sorte de monstre » qui adopte les traits de son petit frère adoré Mahan, jugé mentalement déficient. Un verdict qui bouleverse la vie de tous les siens. Voilà pourquoi elle a le sentiment de devenir « une toute petite Shabaneh, égarée dans une immense plaine infestée de loups, et personne pour me venir en aide ». Si ce n'est Arsalan, fou amoureux d'elle, or la jeune fille ne ressent rien pour ce « brave garçon » manquant d'imagination. Et puis, les rouages du mariage rendent tant de femmes prisonnières. Best-seller en Iran, ce premier roman de la journaliste et scénariste Nasim Marashi y a déjà été réimprimé cinquante fois. Une histoire de sororité, de rêves envolés et d'espoirs arrachés au quotidien. « La vie, c'est juste une poignée de petites choses ordinaires. » À nous de nous en emparer. **Kerenn Elkaim**

NASIM MARASHI

L'automne est la dernière saison

Traduit du persan (Iran) par Christophe Balay

ZULMA

TIRAGE : 2 500 EX.
 PRIX : 22 € / 224 P.
 EAN : 9791038701564
 SORTIE : 5 JANV. 2023



Les éditions Hélicoptère



CHAMPAGNOLE Un cadeau. C'est le mot qu'emploient les Champagnolais pour qualifier leur nouveau lieu préféré: un cadeau que Corinne Dalloz et Julie Vuittenez leur ont offert il y a un an, alors que leur commune menaçait d'être privée de librairie indépendante. « *Eux nous ont fait le cadeau de nous soutenir, d'être présents dès l'inauguration* », témoignent avec émotion ces deux passionnées qui lisent et aiment « *de tout* », répondant ainsi au devoir premier de leur merveilleux métier: dénicher l'ouvrage qui saura instaurer un dialogue intime avec son lecteur. Installé dans une ancienne pâtisserie-salon de thé, ce havre de paix à la décoration soignée emprunte son nom à un roman de Carole Martinez, marraine de la librairie. Au Domaine des Murmures, on chuchote, certes, mais on se rencontre également autour d'un invité venu présenter son dernier livre, comme le fera Sandrine Collette ce jeudi 9 mars pour *On était des loups* (JC Lattès). « *Il n'y a pas mieux qu'un livre pour se glisser dans la peau d'un autre que soi*, concluent nos deux libraires. *C'est ainsi qu'on devient meilleur et qu'on rend ce monde meilleur.* »

Meilleure vente



LE BUREAU D'ÉCLAIRCISSEMENT DES DESTINS
GAËLLE NOHANT,
GRASSET,
416 PAGES, 23 EUROS.

Conteuse hors pair, Gaëlle Nohant nous offre un roman qu'il est impossible, une fois ouvert, de refermer. Entremêlant destinées individuelles et grande histoire, elle nous entraîne en Allemagne à la rencontre d'Irène, divorcée et mère d'un adolescent, employée à l'International Tracing Service, le plus grand centre de documentation sur les persécutions nazies. Chargée de retrouver les propriétaires – ou leurs descendants – d'objets retrouvés dans les camps, elle mène des enquêtes tout aussi administratives qu'historiques ou généalogiques à partir d'une poupée Pierrot, d'un médaillon ou d'un mouchoir brodé. Grâce à ces témoins de vies volées d'une inestimable valeur sentimentale, elle remonte le fil du temps, découvre des secrets enfouis et se confronte à son propre passé. Gaëlle Nohant excelle dans l'art de raconter des histoires extraordinaires avec une plume qui sort de l'ordinaire. Avec ce récit émouvant, passionnant et addictif, elle prouve une nouvelle fois qu'un écrivain peut s'adresser à tout lectorat sans faire l'impasse sur le style.

Coup de cœur



LES GENTILS
MICHAËL MENTION,
BELFOND NOIR,
352 PAGES,
20,50 EUROS.

L'existence de Franck, disquaire à Pigalle, bascule le jour où sa fille, victime collatérale d'un braquage, est mortellement blessée. L'enquête peinant à aboutir, ce père inconsolable se mue en redoutable limier qui, des bas-fonds parisiens au milieu marseillais, traque un homme, Yannick, en lequel il est sûr de reconnaître l'assassin de sa fille. Après la moiteur de Marseille, sa course vengeresse le conduit jusque dans les jungles étouffantes d'Amérique latine, envers et contre toute raison, quitte à frôler la folie. Dans ce roman d'atmosphère dont l'écriture épouse parfaitement le sujet, le lecteur sue sang et larmes, craint pour la vie de Franck qu'il aurait presque envie de retenir, et en vient à douter de ses capacités de discernement, tant sa quête vire à l'obsession. Un chef-d'œuvre de roman noir!

Découverte



L'AUTOMNE EST LA DERNIÈRE SAISON
NASIM MARASHI,
TRADUIT DU
PERSAN (IRAN) PAR
CHRISTOPHE BALAY,
ZULMA, 272 PAGES,
22 EUROS.

La littérature iranienne regorge de pépites. Après un énorme coup de cœur pour *C'est moi qui éteins les lumières* (Zulma, 2011), de Zoyâ Pirzâd, le roman de l'écrivaine, scénariste et journaliste Nasim Marashi suit dans nos cœurs le même chemin. Le lecteur y rencontre à Téhéran Leyla, Shabaneh et Roja, trois amies à un moment clé de leur vie: l'une rêve de devenir journaliste ou libraire, l'autre hésite à quitter un petit frère handicapé pour épouser l'un de ses collègues, et la troisième attend son visa pour la France. Avec en arrière-plan le contexte historique et politique de l'Iran, *L'automne est la dernière saison* brosse trois portraits de femmes aux prises avec les questionnements universels de la liberté, du rapport au corps et aux hommes, de la possibilité du départ. Un récit éclairant et d'autant plus subtil si on lit entre ses lignes... ●

PROPOS RECUEILLIS PAR
LAËTITIA FAVRO

* 25, rue Baronne-Delort, 39300 Champagnole.
ledomainedesmurmures.fr



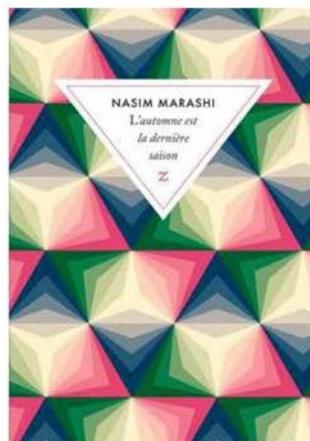
RÉCIT ET ROMANS

Iran, portrait sensible

Le premier roman de Nasim Marashi a été publié en Iran en 2015. Il ne pouvait donc faire référence à la révolte de la société civile qui agite le pays ces derniers mois. Quelques allusions - des bombardements, des coupons d'essence, la censure des journaux - renvoient à une situation politique et économique compliquée par les sanctions occidentales, mais l'essentiel est consacré à la vie très ordinaire de trois jeunes femmes, amies depuis l'université, qui écoutent *Arizona Dream* dans leur chambre décorée d'une affiche d'*Amélie Poulain*. Shabaneh défend son frère handicapé Mahan contre leur mère hystérique, en plein déni de la déficience mentale de son fils. Rodja est tiraillée entre le projet d'un long séjour solitaire à Toulouse pour y passer son doctorat et son désir de rester à Téhéran auprès de ses amies. Leyla, elle, a refusé de s'exiler au Canada avec son mari Misagh et vit un divorce douloureux. Un portrait sensible de l'Iran, saisi de l'intérieur par une autrice trentenaire.

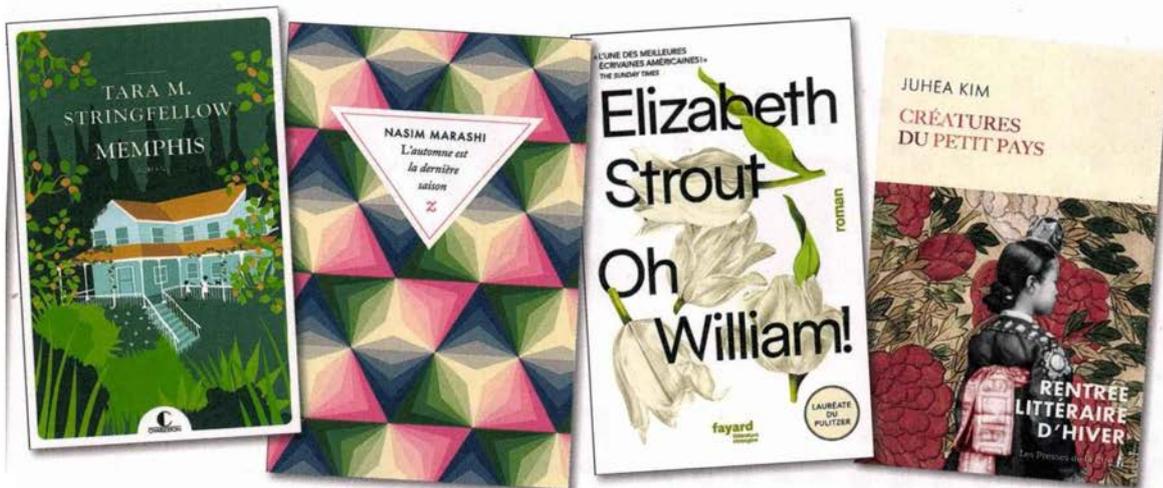
J.T.

LIRE « L'automne est la dernière saison », Nasim Marashi, éd. Zulma, 272 p., 22 €.



ces nouveautés

plaisir, émotion, surprise et évasion sont à coup sûr découvertes de la rédaction ! Par Céline Lacourcelle



Esprit de famille

Il y a bien longtemps, Miriam fuyait un mari violent en trouvant refuge avec ses filles dans la majestueuse demeure familiale construite à Memphis par son père, lynché après être devenu le premier inspecteur noir de la ville. Aujourd'hui, c'est au tour de l'une d'elles de s'y abriter. Car la vie n'a pas épargné les North. Mais comme toutes les femmes de la famille, elle saura faire face.

On a aimé...

Ce premier roman sur trois générations de femmes noires du Sud, des années 1930 au début du XXI^e siècle, retraçant leurs heures sombres comme les plus éblouissantes.

Memphis, Tara M. Stringfellow, éd. Charleston, 22,90€.

L'heure des choix

Leyla a refusé d'émigrer pour suivre son mari. Elle est restée pour devenir journaliste. Roja, c'est tout le contraire : elle veut partir afin de poursuivre ses études en France. Quant à Shabaneh, l'amour qu'elle porte à son frère handicapé décide de tout. Dans le brouhaha des rues agitées de Téhéran, les trois jeunes Iranien-nes, amies depuis l'université, doivent composer avec leur soif d'indépendance et de liberté, les ombres du passé et la réalité de leur monde.

On a aimé...

Suivre le cheminement de ces femmes, le temps de deux saisons, chacune à un moment charnière de leur vie.

L'Automne est la dernière saison, Nasim Marashi, éd. Zulma, 22€.

Le retour de Lucy

Lucy Barton se remet doucement de la perte de David, son dernier mari. Avant lui, il y a eu William, le père de ses deux filles. Leur divorce prononcé après vingt ans de mariage - aussi douloureux a-t-il été - est une histoire ancienne. Reste ses sentiments à son égard, contradictoires. Et c'est pour lui apporter son aide qu'elle le retrouve afin de dénouer les fils d'un secret de famille récemment découvert.

On a aimé...

Cette nouvelle tranche de vie (la troisième) de Lucy Barton, l'héroïne de la romancière. Elle nous entraîne avec délicatesse dans les méandres des relations de couple et de la vie de famille.

Oh William!, Elizabeth Strout, éd. Fayard, 21,50€.

Épopée coréenne

En 1917, dans les montagnes de la Corée occupée, un chasseur affamé sauve un officier japonais des griffes d'un tigre. À des kilomètres de là, à Pyongyang, Jade vendue par sa famille intègre une école de courtisanes. Ailleurs dans les rues de Séoul, Nam JungHo fait la manche. Il a 12 ans et ses biens se résument à une bague et un étui à cigarettes en argent. Les vies et la destinée d'un pays s'entremêlent.

On a aimé...

Découvrir en compagnie de héros tout en contraste un peu de l'Histoire du XX^e siècle de la Corée en pleine ébullition, entre passions, patriotisme... Un premier roman épique!
Créatures du petit pays, Juhea Kim, éd. Presses de la Cité, 23€.